

Feuilleton de L'IMPARTIAL.

LES PIEDS-NOIRS.

CHAPITRE PREMIER

KENNETH IVERSON

Un canot d'écorce remontait lentement la rivière Severn, vers le lac Quinipig. A la poupe du léger esquif se tenait un jeune homme dont l'air et l'attitude annonçaient un état de profonde méditation. Il était apparemment préoccupé par une pensée absorbante, ou perdu dans une de ces rêveries vagues et nuageuses, auxquelles est sujette la jeunesse, et qui n'abandonnent les natures poétiques qu'à une époque avancée de la vie, quand la réalité a remplacé la fiction, et quand les rudes leçons de l'expérience ont éteint les lueurs brillantes de l'imagination. Quoiqu'il n'eût pas dépassé de beaucoup l'âge de la minorité, ses traits avaient un certain cachet de maturité, imprimé par une précoce habitude de la réflexion ou par le contact du monde et de ses vicissitudes. Sa chevelure brune, bouclée, tombait sur un visage agréable, sa bouche était empreinte de délicatesse, de fermeté et de bienveillance. Il avait le front développé, les yeux grands, mélancoliques, le nez droit, bien dessiné. Une barbe naissante, brune et soyeuse ombrageait son menton. Sa taille unissait la force au prestige de la beauté masculine. Il portait un capot de fabrication grossière, hermétiquement fermé et parfaitement approprié aux pays et aux éventualités de la vie de chasseur dans les régions septentrionales. Des mitas, à lours franges, emprisonnaient, mais sans les dissimuler, les contours de ses jambes finement modelées. Ses pieds étaient chaussés de mocassins et sa tête coiffée d'un chaud casque de fourrure. Pour armes, il avait une longue carabine et des pistolets, avec leurs accessoires indispensables. Ces objets étaient placés près de lui au fond du canot. Notre jeune homme se nommait Kenneth Iverson. Ses compagnons ne méritaient aucune description particulière. Les personnes familières avec l'histoire de la Compagnie d'Hudson, n'auraient pas de difficulté à se représenter exactement deux de ses employés subalternes.

Chris Carrier, l'un d'eux, avait trouvé le moyen de se rendre du Texas aux latitudes glacées du Nord-ouest, et y remplissait tout à tour les rudes fonctions de guide, chasseur ou traappeur. Jean Brand, était un Canadien-Français, qui, pendant bien des années, avait fait le métier de voyageur. La nature ne l'avait pas doué de grâces personnelles, mais elle l'avait indemnisé, en quelque sorte, en lui donnant, à profusion, des nerfs et des muscles. S'il ne pouvait rivaliser de hauteur avec son ami Carrier, il le battait assurément par la largeur et l'épaisseur de ses épaules.

Tout à coup, il cessa de faire jouer sa pagaie, et Carrier tourna adroitement la proue de l'embarcation vers la rive gauche de la rivière. Le canot toucha bientôt le bord, avec un choc qui ébranla sa frêle charpente.

Troublé par cette secousse, Kenneth Iverson leva sur Carrier un regard surpris et remarqua, pour la première fois, une expression sinistre sur la figure de cette individu.

Pourquoi vous arrêtez-vous sans mon ordre? dit-il, avec un peu d'aigreur dans la voix.

Ceux qui connaissent notre métier savent qu'il est d'usage de s'arrêter, de temps en temps, pour fumer une pipe, répondit brusquement Carrier.

— Vos pipes reviennent souvent. Il y a une demi-heure à peine que vous avez fumé et causé ensemble dans un dialecte à demi barbare. Je suis assez initié à la vie de voyageur pour savoir que ce que vous appelez fumer une pipe c'est une halte de deux heures au moins.

Un gaillard qui a fait la route du Texas ici, et connaît un peu de tout n'a pas besoin d'être catéchisé par un enfant. Je suis un vieux routier, j'espère, et j'en sais autant sur le pays que qui que ce soit. Si je veux dîner et fumer une pipe, à terre, je garantis que personne, jeune ou vieux, ne m'en empêchera.

Après ces mots, Chris Carrier

échangea un coup d'œil avec Jean Brand, approuva de la tête.

— Vous montrez un esprit mutin et pervers qui mérite châtement; mais n'importe! faites maintenant comme vous l'entendez. Cependant je vous avertis de prendre désormais garde à votre langue et à vos actes, répliqua tranquillement Iverson.

Il était midi; et on arrivait à la saison où l'hiver étend son manteau de neige et de glace sur les contrées du nord. Le sol était déjà blanchi par les frimas. Les arbres avaient perdu leur verdure, et, dénudés, ils gémissaient au souffle des vents qui s'élançaient des plaines marécageuses de la baie d'Hudson vers les collines et montagnes occidentales. Les cours d'eau commençaient à charrier des glaçons.

Kenneth descendit sur les rivages, et, pour dire la vérité, il n'était pas fâché d'étirer ses membres engourdis par le froid.

— Vous n'avez pas d'objection à ce que nous allumions du feu, je suppose? dit Jean, avec un haussement d'épaules dédaigneux.

— Il est, répliqua Iverson, contre les règles du service, qu'un voyageur aborde pour dîner; mais, ainsi que je vous l'ai dit, faites pour cette fois comme vous l'entendez.

— N'en doutez pas, monsieur! riposta Chris avec un regard insolent.

Kenneth retira ses armes du canot et se promena rapidement le long de la rivière, tandis que ses subordonnés insoumis amassaient du bois pour faire le feu. Il éprouvait un certain malaise. Un sentiment instinctif qu'il courait des dangers le tourmentait, et il cherchait à chasser cette appréhension par l'exercice; mais, quoiqu'il fût d'un caractère enjoué et peu soucieux, ses craintes grandissaient malgré lui. S'arrêtant, il examina les voyageurs qui lui tournaient le dos. Il savait allumé le feu et était assis devant le foyer. "Leurs têtes, murmura la jeune homme, sont bien près l'une de l'autre; je me demande s'ils sont de bonne foi. Si je ne les avais vu à la factorerie d'York, je serais porté à croire qu'ils sont secrètement à la solde de la Compagnie du Nord-Ouest. Mais pourquoi me torturer l'esprit? Kenneth Iverson peut, certes, prendre soin de lui! Ah! continua-t-il, avec un soupir et une teinte d'amertume, c'est une partie des peines réservées à un aventurier."

A moitié honteux de sa peur et de ses soupçons, il retourna vers Chris et Jean, qui, en le voyant approcher s'occupèrent à apprêter le repas.

Séduisit par la douce chaleur de la flamme, Kenneth se jeta sur le sol avec une nonchalance apparente, en surveillant les mouvements de ses perdifs serviteurs. Il se serait sans doute replongé dans sa rêverie, si Carrier ne lui eût offert une écuelle pleine de café, en disant:

— Je pense que quelque chose de chaud ne vous fera pas de mal, jeune homme, quoiqu'il ne soit pas d'usage d'atterrir pour dîner.

Kenneth accepta machinalement le vaisseau et en but le contenu à petites gorgées, tout en mangeant une tranche de pemmican. Bientôt ses paupières s'alourdirent; peu à peu le sommeil s'empara de ses sens. Son regard devint terne. Les objets dansèrent devant sa vue comme des formes noyées dans le brouillard.

Le brasier pétillant lui apparut comme un lointain coucher de soleil. Jean Brand et Chris Carrier passèrent devant lui ainsi que des personnages dans le fond d'un théâtre. Il s'imaginait que quelqu'un avait enchaîné ses membres et paralysé ses facultés.

Un horrible cauchemar l'oppressait et il luttait de toute sa force pour s'en débarrasser. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son visage. S'il eût eu toutes les richesses de la Compagnie de la baie d'Hudson, il les eût échangées volontiers pour pouvoir se lever fort et dans son état normal.

Tout à coup, cette ataxie cessa. Il lui sembla qu'on lui avait brisé le crâne par un coup furieux. Puis il perdit connaissance et resta comme mort sur la place.

Kenneth demeura longtemps dans cette position. Quand il recouvra ses sens, une douleur cruelle l'envahissait tout entier. En ouvrant les yeux avec effort, il vit un ciel obscurci par de larges flocons de neige. Pas de trace de feu; pas l'ombre de ses compagnons. Il essaya de soulever sa tête. Ses cheveux étaient chargés de givre. La rigueur du froid septentrional avait transi son corps. A peine pouvait-il se bonger.

L'amour de l'existence était profondément enraciné dans le cœur de Kenneth. Se sentant trop jeune

pour céder au destin et s'abandonner servilement à la mort, il fit appel à toute son énergie morale et physique et, après une longue et pénible lutte contre la torpeur qui lui figeait le sang dans les veines, il parvint à s'asseoir sur son séant, puis à se tenir sur les genoux et enfin sur les pieds. Le cerveau lui tournait d'une manière vertigineuse. Instinctivement, il porta la main à sa tête. Elle lui faisait un mal atroce et son front était couvert de sang que l'inclémence de l'air avait congelé. Ses yeux cherchèrent encore le feu; mais la neige avait couvert le lieu où il avait brûlé. Kenneth tâtonna pour retrouver sa couverture et ses armes; ce fut en vain.

— Les misérables! murmura-t-il, ils m'ont laissé bien maigre chance de vie. Comment combattre l'appréhension de ce vent et cette neige impitoyable?

Il essaya de marcher, mais ses jambes refusèrent de lui obéir et il se traîna à quelques pas, s'arrêta, frictionna ses membres, frappa ses mains et ses bras sur sa poitrine, pour ranimer la circulation.

— Je ne veux pas mourir! exclama-t-il. L'existence ne me sera pas indignement arrachée! cela ne se peut. La Providence étendra sur moi une main secourable.

Kenneth Iverson tourna vers le ciel son visage meurtri et livide, et éleva ses bras il ajouta, avec l'instance du désespoir:

— "Souviens-toi de moi ce soir, et je me souviendrai de toi toujours!"

Une piqûte rafale, descendant des hautes terres, et le fouettant à la face, répondit comme une moquerie à sa prière. Ses dents claquèrent et la vivacité de l'air pénétra jusqu'à la moelle des os. Un bouquet de bois se montra à une faible distance, il s'empara de la tâche de se traîner vers cet abri.

La rage de l'ouragan augmenta aux approches de la nuit; la bise implacable ne cessait de se déchainer sur le pauvre jeune homme. Un ennemi se dressa encore contre lui; c'était le Sommeil, ce terrible allié du froid. Il s'appesantit sur ses yeux avec une force presque irrésistible; il lui chanta qu'il fallait dormir, l'en pria et supplia amoureuxment, s'empara de son cerveau et le maltraisa complètement.

— Mon Dieu! s'écria Kenneth, d'un ton plein d'angoisses, vais-je succomber? Oh! non je ne veux me défendre, jusqu'au dernier moment.

Le vent lui appliqua un soufflet glacial sur la joue. Pourtant, Iverson avançait encore en chancelant. Mais la fatale somnolence le gagnait, et il dominait impérieusement. Il commença à se rendre à cette effroyable puissance. Alors l'infortuné crut qu'il s'enfonçait mollement dans les régions d'un songe délicieux.

Ses membres ne le firent plus souffrir. Il ne s'inquiéta plus de la température qui sévissait autour de lui. Sa prudence était vaincue, sa volonté de résister détruite. Avec un pâle et morne sourire aux lèvres, il s'affaissa dans la neige. De suaves images voltigeaient devant son esprit fasciné; poussaient un soupir, il se livra à ces évanouissantes mais funestes sensations.

Abîmé dans cette mer de volutes, il perdit toute conscience de son être.

Néanmoins, il lui sembla, au bout d'un certain laps de temps, que quelque chose de tiède lui effleurait le visage, d'abord il crut que c'était un rayon de soleil mystérieusement dérobé aux portiques du Nord; mais cette conception ne dura guère. Iverson se sentit saisi rudement par l'épaule. Cette brusque étreinte lui déplut, car elle détournait le cours paisible de ses émotions. Qui donc osait troubler son extase épicurienne? Kenneth supposa qu'un mortel envieux l'arrachait à un bain chaud pour l'exposer au froid d'une nuit de février. Il éprouva une sorte de douleur à l'un de ses bras; il eut une idée confuse que les dents aiguës d'un animal féroce lui lacéraient les chairs. Maudite interruption! Quel sacrifice notre homme n'eût-il pas fait pour une heure encore de repos? Ses oreilles tintaient d'une étrange façon. Il pensa entendre les aboiements d'un chien et se demanda comment se faisait qu'un pareil animal l'enlevât à son monde imaginaire. Cependant le chien-fantôme le tirait avec violence par le collet, ne lâchant prise que pour jeter aux échos de la nuit un aboiement long et sourd, comme s'il voulait s'adresser à des oreilles humaines pour l'aider dans une tâche qu'il ne pouvait accomplir.

— Ohé! mon chien, qu'y a-t-il? cria une voix forte et joviale.

Iverson ne fit aucune réponse. Sa couche était trop luxueuse, ses délices

trop grandes pour lui permettre de parler.

— Quoi? une créature humaine ici? ajouta la voix, qui parut à Kenneth sortir de quelque affreux chaos et le surprit désagréablement comme une fausse note dans un harmonium concert.

Ah! ah! mon beau monsieur, ça ne se fait pas. Diable! vous vous êtes fourré dans une maudite petite difficulté!

— Allez-vous-en: vous m'ennuyez, fit Iverson avec l'accent indistinct et pâteux d'un homme ivre.

L'articulation de ces mots lui coûta un effort qu'il se sentait peu disposé à faire.

— Si je vous laisse, mon brave, je ne m'appelle pas Nick Whiffles. Je n'ai jamais abandonné une créature dans une situation fâcheuse. Ah! ah! nous avons un médicament pour vous. On vous fera lever, oui bien, je le jure! Je vous administrerai le meilleur fouet que vous ayez recue depuis votre vieux maître d'école vous a retourné, sur vous corrigé. Ah! ah! oui bien, vous l'aurez je le jure, votre serviteur!

L'homme qui s'appelait Nick Whiffles, tira une longue baguette d'une carabine plus longue encore, et tenant Kenneth d'une main, de l'autre la baguette, fit pleuvoir, sur ses épaules et son dos, une grêle de coups, comme jamais il ne lui en était échu depuis son arrivée sous la calotte du ciel.

D'abord, le jeune homme fit à peine attention à cette discipline; mais, à mesure que Nick, s'échauffait à la besogne, appliqua sa correction avec plus d'éloquence, Iverson ressentit les douleurs de la résurrection. Le voyage de retour de son Elysée aux réalités de ce monde fut bien autrement pénible que la transition graduelle par laquelle il avait perdu la conscience des choses extérieures. Une à une ses facultés sortaient de l'assoupissement, mais pour s'éveiller à une souffrance inouïe, indescriptible. Son hallucination chérie fuyait sous les coups incessants de son bienfaiteur. La rigidité de son sang se fondait insensiblement et la vie rentrait dans ses veines comme les gouttes glacées de l'agonie. Il se fâcha contre le nouveau venu, qui entremêlait cette ardente flagellation d'apostrophes fantastiques:

— Ah! vous prendrez une prairie pour votre lit! Vous vous enveloppez dans une couverture de neige pour rêver, comme un Turc, mon bon monsieur! Tout beau! je vous enseignerai des habitudes plus décentes, dût-il m'en coûter un temps très-précieux et le prix d'une baguette! Que dites-vous de mon spectacle, étranger, eh?

Kenneth recueillit assez de force pour s'élever, mais mollement, sur le bourreau. En récompense, il reçut une nouvelle distribution de horribles sur les mains, les bras et le visage.

— Que... me me voulez-vous, monsieur? demanda-t-il, fort indigné de ce procédé qu'il trouvait parfaitement incivil.

— Vous traiter à ma façon, voilà tout, répliqua Nick avec un calme provocateur. Vous voyez qu'il y a une polissonne de petite difficulté entre nous.

Le traappeur—son accoutrement indiquait que telle était sa profession,—poursuivit sa bizarre méditation jusqu'à ce qu'il eût ramené la chaleur vitale dans les artères de Kenneth, dont la colère, s'apaisant avec le retour de la raison, fit place à diverses sensations. Nick, épuisé, cessa ses cordiales fustigations, pour aider le jeune homme à se remettre sur ses pieds.

— Les tortures de la mort auraient, dit ce dernier, été moindres que les tortures de la résurrection; mais je vous dois la vie à vous et votre chien; croyez-moi, monsieur, je ne l'oublierai pas.

— Sans doute, être anger, sans doute! mais ne vous occupez pas de bagatelles maintenant. Prenez mon bras et tâchez de marcher. Mon chien et moi rôdions dans le bois que voici, quand j'ai entendu l'animal qu'il m'appelait. Il ne me parla point comme nous le faisons vous et moi; mais il me parla en bonne langue chien. Nous nous connaissons, lui et moi, oui bien! Au physique il n'est pas merveilleusement intéressant, mais, tel que vous le voyez, il raisonne comme un ange. Vous trébuchez, monsieur; mais, courage! dans une minute, je vous aurai mené devant un bon feu et vous prendrez un cordial pour raviver la circulation du sang; oui bien je le jure, votre serviteur!

CHAPITRE II

SAUL VANDER

Le soleil d'une agréable matinée de printemps étincelait sur la blanche petite tente de Saul Vander, vis-à-vis de l'embouchure de l'Assiniboine.

Saul Vander était un ancien résident, généralement connu dans le pays sous le nom de vieux Saul le guide. On lui donnait la réputation méritée de connaître à fond les bois, prairies, montagnes, rivières et lacs.

Il avait une physionomie honnête et ouverte qui prédisposait beaucoup en sa faveur.

Cependant, ses traits, endurcis par la fatigue et les intempéries, annonçaient une volonté opiniâtre. Le son de sa voix dénotait aussi un homme ferme et résolu. Il avait habituellement l'air grave; mais rarement cette gravité dégénérait en tristesse. Nous mentionnerons deux particularités de son caractère: Saul Vander considérait que la légèreté et la rodomontade étaient indignes d'un homme et il supportait difficilement les contradictions.

Au moment où nous le présentons au lecteur, Saul Vander, assis à la porte de sa tente, fourbissait les armes nécessaires à sa profession. Près de lui, se tenait une jeune personne qui, par la beauté de ses formes et la grâce de son attitude, était bien propre à inspirer de l'intérêt. Petite de taille, mais admirablement faite, elle rappelait les chefs-d'œuvre de la statuaire antique. L'idée de la perfection s'attachait naturellement aux contours classiques de sa tête, de son col délicieusement posé sur un buste adorable, et de ses pieds et de ses mains dont le galbe délicat eût séduit les plus grandes dames.

Sylveen Vander avait la bouche mignonne, les dents blanches comme l'ivoire, les joues roses sous une légère nuance olivâtre qui en rehaussait l'éclat, les yeux vifs, perçants, le nez modelé avec amour, une fossette au menton; le tout était encadré par une chevelure, dont les boucles folâtres enroulaient sur ses épaules. Accoudée près du guide, elle formait avec lui un contraste frappant. Ici régnaient la sensibilité, la douceur, la beauté dans toute leur richesse. Là c'était la force, la rudesse, l'énergie dans toute leur puissance.

— Tu vois, petite, que je mets tout en ordre pour partir encore. Il ne faut pas que le vieux Saul reste longtemps oisif; il se rouillerait bien vite, dit le guide, en suspendant son travail et regardant tendrement sa fille.

— Savez-vous à quoi je pensais, mon père, demanda Sylveen avec un peu d'hésitation.

— Eh! comment pourrai-je savoir ce qui se passe à travers cette petite tête-là dans le courant d'une journée ou d'une minute, quelque caprice qui n'a peut-être pas le sens commun, hein?

— Je me suis déterminée à suivre la brigade, dit Sylveen, se redressant et baissant les bras sur sa poitrine et croisant le sol de son pied.

Le vieux Saul le guide laissa tomber la platine de sa carabine, qu'il astiquait vigoureusement avec un morceau de peau de daim, et, jetant un coup d'œil sur la belle enfant, partit d'un long et bruyant éclat de rire.

Elle supporta cet joyeux moquerie de l'air le plus calme et le plus tranquille qu'il soit possible d'imaginer.

— Quand vous aurez assez ri, Saul Vander, dit-elle enfin, nous recommencerons et verrons si nous pouvons nous accorder. J'ai fait une remarque, il me semble.

— Oui, ma chère fille, tu as certainement fait une remarque, répliqua le guide en haussant les épaules.

— Je veux aller avec la brigade reprit Sylveen d'un ton mutin.

Vander fronça légèrement les sourcils; mais ses yeux rencontrant ceux de Sylveen, il sourit.

— Parle toujours, Bouton-de-rose; j'aime à t'entendre; à ta voix résonne comme des clochettes d'argent aux oreilles du vieux Saul.

— Mon père, vous l'entendez chaque jour de l'année, où je ne suis pas sorcière, dit Sylveen en caressant, de ses blanches mains, le visage tanné du guide.

— Tu es bien la plus grande sorcière que je sache, dit orgueilleusement Saul.

— J'ai sérieusement songé à cette affaire, mon père, répondit la jeune fille, et me suis décidée à vous accompagner dans la prochaine campagne. Il est vrai que je suis jeune et peu accoutumée aux privations;

C'est avec nous que M. Jodoin et MM. Hector Rayne paroise. M. P. la victoire par obtint 126 votes. M. Rayne contre 117 pour donner à M. R. de 7 voix.

On parle beaucoup de musique. Son Honneur l'échevin Gren redoutable de l'ait amener à fusé; après les Canadiens, on un Anglais coisire.

Il y a de la membres de l'Montreal. On s'voulait payer d'admission da

MAIRIE I

On remue ci une opposition Son Honneur l'échevin Gren redoutable de l'ait amener à fusé; après les Canadiens, on un Anglais coisire.

NOUS LIS EC

Ces journa cisco ont déci naval de glace. Tout nous fait affluence d'étra

Comme depu successives no naval de glace portun d'avoir l'été, alors qui raient constaté que notre pays que des blocs cignes russes, vages. Au train s'il faut en juger les photographi chemin de fer, ce qui nous enu ou de neige, il prêtent à cette tion est de cor froid, nous sug l'on tienne les en même temps aux nombreux visient, que les n'influent pas d' tale sur la prod

Il n'y a pas d' naval est une es Montréal; mais en quoi en bém

Boucherville, des élections m lieu lundi, le village de Bou Onest, MM. Azat Vinet; Quartier A. Demers, Mat Louis Sicotte; James Corroway Ces diverses élec par acclamation

UN MAIRE

Monsieur Hug ment maire de lion catholique honorable qu'im

EU

Le gouvernem solu d'adopter Rien comme le pour faire songe Et Bismarck, l Bismarck le vair baisser la tête e nécessité de sau intérêts manufac Quelle leçon pou hommes du Can